

The Beach Boys

"Pet Sounds"

CAPITOL / EMI



L'enregistrement de "Pet Sounds" fut l'une de ces affaires invraisemblables qui sortit résolument la pop music du carcan imposé aux adolescents modernes par les vieux briscards qui avaient régné sur les années 50. Tout le monde sortirait grandi de l'affaire en cette année 1966. Fouettés dans leur amour-propre, les Beatles y puiseraient les raisons morales d'imposer le concept "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band" à leur maison de disques. C'est dans les premiers mois de 1966 que Brian Wilson commence à travailler sur "Pet Sounds", un disque qui marquera une étape majeure par rapport à ses productions précédentes, puisqu'il est la véritable confrontation entre le génie complexé des Beach Boys et son obsession pour Phil Spector et son fameux mur de son.

De 1962 à 1965, Brian avait jeté en pâture au public américain exactement ce que l'usine pop attendait : seize tubes imparables, seize top forty hits, des morceaux qui avaient fait vibrer les gamines, trépider les burger stands et les drive-in, titres courts, innocents. Qui ne se souvient de "Surfin' USA", "Surfer Girl", "Fun Fun Fun" ou "I Get Around" ? L'Amérique teenager et la maison Capitol étaient sur la même longueur d'ondes : tout le monde réclamait du bon Brian (unique compositeur du groupe), encore et toujours plus de ce matériau semi-infantile, musique du bonheur, de plage, musique soda pop qui intéressait autant les Beatles que les machines soul de Motown.

Toute la stature de Brian, son génie troublé et furtif tient dans son virage de la fin 1965. Avant tout le monde, lui comprend que la mini-révolution du 45 tours frénétique est en train de s'achever.

Fort de ses premiers tâtonnements symphoniques (l'ouverture de "California Girls"), Brian va abandonner son rôle de bassiste dans des circonstances totalement dramatiques (il flippe dans un avion emmenant le groupe en concert à Houston, frôle la camisole et laisse la Fender Precision à Glen Campbell puis Bruce Johnston).

Loin de rester inactif, le jeune millionnaire de 23 ans se plonge dans l'écoute inlassable du "Rubber Soul" des Beatles. Très vite une conclusion s'impose : les Beach Boys doivent eux aussi tenter leur concept-album. Cloîtré dans sa villa de Bel Air, Brian va passer des semaines à dormir, rêvasser, tenter de percer le secret des Fab Four, se nourrissant de milk-shakes, de gâteaux au haschich et de drogues psychédéliques. "Pet Sounds" sera le résultat de cette cure solitaire. Comme un gars cent pour cent américain, Brian s'imagine rugueusement en *artiste à part entière*. "Pet Sounds" sera son plus grand achèvement et son albatros aussi.

Utilisant son expérience personnelle, Brian Wilson imagine treize climats autour des angoisses adolescentes. Pessimiste, désabusé, "Pet Sounds" est un disque incroyablement triste, à cent lieues des déflagrations hormonales des premiers Beach Boys. Inquiets, lors d'un *group meeting*, Alan Jardine et l'inférial Mike Love lui demandent crûment ce qu'il compte faire. Brian ce jour-là ose leur répondre dans un murmure : "Je veux faire le meilleur disque de tous les temps." La grande faiblesse de Brian Wilson avait toujours été son incapacité à écrire ses propres textes. Il embauche illico un jeune rédacteur publicitaire nommé

Tony Asher et se met au travail avec ce compagnon de fortune, choisissant les chansons, triant hâtivement les thèmes. Ici encore, Brian invente une façon moderne de procéder (car que firent d'autre les Bashung, Eicher ou Elton John ?). Ayant cerné son point faible, son incapacité à plaquer des textes sur ses mélodies, il embauche un spécialiste. Laissé libre d'exceller dans son domaine de prédilection, le son, Brian va s'employer à inventer de toutes pièces un nouvel instrument musical : le studio d'enregistrement.

Phil Spector avait essayé. Tenté de suppléer les putain de retards de la technologie en doublant, triplant et quadruplant les instruments. Chez Gold Star on enregistrait sur deux pistes, comme tout le monde, mais avec trois pianistes, deux bassistes et trois guitaristes (et le batteur Hal Blaine).

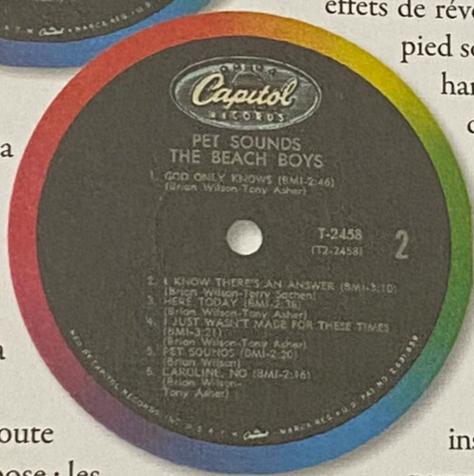
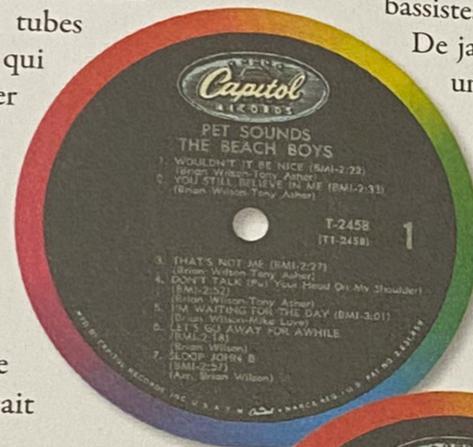
De janvier à mi-avril 1966, Brian approfondit sa vision personnelle et crée une approche nouvelle, voisine du classique. Ses harmonies sont toujours aussi luxuriantes mais apaisées, truffées d'émotions, incroyablement bouleversantes.

Prédissant le rejet des fans de hot rods et de surfeuses, Brian confesse lui-même "qu'il n'est pas fait pour son époque" ("I Just Wasn't Made For These Times") mais laisse le clou du disque à son frère Carl ("God Only Knows"). L'époque est troublée. La pop flirte effectivement avec tous les gadgets électroniques imaginables, pédales fuzz, wah-wah, effets de réverbération, chambres d'écho. Tous les délires au petit pied sont à la mode alors que Brian glorifie la seule hautaine harmonie. Il faudra Paul McCartney en personne pour donner l'accolade à "Pet Sounds" et déclarer que "God Only Knows" est sans conteste la plus belle chanson de tous les temps.

Qu'avait fait Brian Wilson ?

Dans un incroyable mélange alternatif de bouffées délirantes et de dépressions post-planantes, il venait tout simplement de repousser les limites technologiques du deux-pistes. Constatant qu'en combinant deux instruments et une voix humaine en désaccord apparent, on parvenait à inventer un son unique, totalement juste et novateur, il avait créé en génial artisan le futur son du 32-pistes numérique.

"Pet Sounds" était trop. Rejeté par le grand public, l'album (initialement publié en glorieuse mono) allait devenir la clef de voûte de la pop moderne, l'impossible mystère que des Bob Dylan, Elton John, Alex Chilton, Beatles, Tom Petty, REM et autres écouteront des millions d'heures durant, pour tenter de dénouer l'écheveau improbable aboutissant en fin de compte à cet ovni fragile qui, aujourd'hui encore, peut briser le cœur de tout auditeur non averti. Choqué par le flop de sa Sagrada Familia, Brian retournerait s'enfermer six mois pleins en studio pour un total de dix-sept séances aussi houleuses que chaotiques d'où sortirait "Good Vibrations", sa symphonie de poche, numéro un mondial fin 1966 et preuve ultime que le petit prince des plages de sable blanc n'avait pas perdu le sentier des hit-parades. Mais "Pet Sounds" resterait longtemps le coffre au trésor, ce que Nick Kent appelle justement dans son livre de souvenirs "le son provenant de son âme, embrassant la musique pour parvenir à s'approcher le plus possible de la voix de Dieu".



Première parution :
16 mai 1966

"C'est génial de savoir que, des années après, des gens écoutent toujours ce disque. Nous avons mis tout mon cœur et mon âme dedans."
BRIAN WILSON